

Impressions sur des impressions

par le Collectif

Depuis qu'Israël a ré-envahi le Liban, on entend dire ça et là que ce sont maintenant les États-Unis qui sont devenus les lobbyistes et se servent d'Israël pour leurs intérêts impériaux. La plus grande puissance hégémonique planétaire, la puissance impérialiste et occupante concocte des plans toujours plus élaborés et sophistiqués pour dominer le monde. Qu'on y adhère ou pas, ce soupçon est un indice frappant et difficile à sous-estimer : le symptôme du passage à une vitesse supérieure de la haine envers les États-Unis. On connaît depuis longtemps l'antiaméricanisme sous toutes ses formes. Celui qui est véhiculé par les islamistes radicaux qui détestent les Américains pour ce qu'ils sont. Celui de la gauche anticapitaliste, la québécoise notamment, qui se hérise avec mépris devant le champion du capitalisme mondial, celui du Français moyen pour qui l'Américain moyen est forcément débile, gras, vautre devant la télévision, plébiscitant un président ignare et criminel. Il y en a d'autres encore.

Assez connu et banalisé pour avoir droit à son entrée dans le *Petit Larousse* : « *Antiaméricanisme n.m. Hostilité à l'égard des États-Unis, de leur politique ou de leur civilisation.* » (Et pourquoi pas les deux ?)

Et *Conjonctures*, dans une atmosphère politique que le gouvernement américain emplît inlassablement de ses gaz mortels, sort un numéro qui va chercher chez les *Yankees* de l'air un peu moins pollué !

Nous ne sommes pas toujours drôles.

Pas toujours bien fixés non plus.

Conscients que la si écrasante super-puissance économique, monétaire, diplomatique, militaire, technologique et scientifique est aussi celle qui a fait et fait encore rêver des millions de cœurs qui voient encore en elle cette terre de liberté qui a su accueillir en son temps des millions d'exilés et de réfugiés européens. Et qu'elle continue vaille que vaille à contrôler notre imaginaire, réduit culturellement à la passive complicité des colonisés.

Il faut dire que cette idée d'un dossier « impressions américaines » qui ne soit pas une charge de la cavalerie d'élite contre les Américains circule parmi nous depuis que les atrocités de Bush ont déclenché chez des personnes qui nous entourent un antiaméricanisme assez primaire, du genre qui libère ses adeptes de l'obligation de penser lorsque les choses sont trop complexes¹. Mais ici, la pente est glissante. *Conjonctures*, anti-antiaméricanisme ? Comme André Glucksmann ou Pascal Bruckner, penseurs d'un libéralisme droitisant français ? Faudrait quand même pas.

Nous avons plongé et demandé à des gens :

Leurs *feelings* vis-à-vis des États-Unis d'Amérique : regards subjectifs, sur les mythes et la réalité, si possible en mélangeant les deux. L'idée derrière tout cela étant de contrer, pas directement, pas forcément en termes directement politiques ou sociologiques — mais sans les exclure — un certain antiaméricanisme toujours plus ou moins latent à gauche.

Nous étions conscients que de demander à des intellectuels des *feelings* était dangereux : que la revue aurait pu devenir un sac à narcissismes, une vitrine de nombrils. Ouf ! nous avons l'impression qu'il valait la peine de courir le risque.

¹ N'ayant pas de Latinos dans le collectif, pendant toute la préparation du dossier, nous avons parlé d'Amérique en voulant dire États-Unis et ce n'est qu'au moment où nous avons commencé à voir les caractères noirs de cette « Amérique » sortir de l'imprimante que nous avons viré vers la rectitude politique.

Nous avons l'impression (encore) que même si la mode est au nombril à l'air, nos auteurs sont restés assez pudiques. S'il est vrai que le nombrilisme ne nous a pas atteints, il y a par contre, dans ce dossier, quelque chose de peut-être trop... trop sentimental... trop bon enfant... une saveur un peu... un peu trop douce... comme si... comme si la classe politique américaine n'était pas la classe politique du « peuple » américain. Mais après tout, la bande à Harper représente-t-elle le peuple canadien ? La bande à Chirac est-elle celle du peuple français ? Peut-on croire que les habitants de la terre qui s'étire entre le Canada et le Mexique ne sont pas sanguinaires comme leur gouvernement ? Sans doute. Mais d'un autre côté, il ne faut pas tomber, idées en l'air, dans le piège du bon... peuple sauvage manipulé par une clique de malfaiteurs — surtout quand on crie sur tous les toits, comme nous le faisons depuis quelques années, que les peuples ont été remplacés par les multitudes et que les cliques ne font souvent que ce que l'organisation économique leur permet de faire.

Et puis, comme nous avons demandé des regards subjectifs, sur les mythes et la réalité, si possible en mélangeant les deux, pas étonnant que les fantasmes et les rêves prennent parfois le pas sur la dure réalité et qu'on sente çà et là planer un air de nostalgie, un nuage de regret, une vague d'amour déçu, un brin de tendresse qui ne demande qu'à grandir. Passons la frontière...

* * *

New York ne pouvait pas manquer à l'appel. Et elle ne manqua pas. Elle est au centre de deux articles : l'un d'une intellectuelle amoureuse de New York et qui y vécut, l'autre d'un intellectuel européen qui a été à New York une seule fois. Régine Robin est tellement amoureuse de New York : « [qu'] il n'y a pas de remède à mon mal de New York, à son manque, à son absence » et, comme toute personne amoureuse, elle aime d'un amour que la dureté de l'autre ne peut ébranler, « ville

dure qui ne vous fait pas de cadeau ». Elle l'aime et nous conduit dans les recoins de ce corps qui la firent et la font rêver. Qui la font vivre. Pour Toni Negri, New York « fut un coup de poing », mais un coup de poing qui, loin de le terrasser, le rend lucide et lui permet d'y voir « *Le détachement énorme du pouvoir, et une extrême vitalité de travail social, puissant, diffus, [qui y] coexistent* ». De voir et de rêver de New York comme d'un temple qui « *s'écroule [...] dans le renouvellement de la cité et dans la nouvelle richesse du communisme des masses* ». De garder dans la mémoire cette ville américaine où « *le présent [...] est plein de futur* ».

C'est de New York aussi que l'ethnologue française Bernadette Bucher nous raconte la « *dérive* » de son Amérique à elle, celle qu'en 1964 elle a « *choisie et qui semble trahir tous ceux qui croyaient en elle* ». Après avoir fait revivre pour nous les États-Unis des années 1960, elle se demande « *Qu'y avait-il donc tant à admirer et à aimer ?* » Quelque quarante ans plus tard, elle conclut :

En tant que témoin de mon temps dans ce coin du monde où j'ai immigré, je prends au moins courage et espoir dans les multiples voies anciennes et nouvelles, par lesquelles le mouvement de protestation s'organise et s'adapte, dans la pénombre puisqu'on lui refuse les phares, à cette crise aux tournures d'*Apocalypse Now...*

Les montagnes de Catskill ne sont pas très loin de New York. Et c'est dans les montagnes de Catskill que Lazer Lederhendler passait ses étés dans un camp « *créé par un groupe de bundistes essentiellement de la ville de New York* ». Comme quoi à New York il n'y a pas que des sionistes ! La route pour le camp commence dans l'un des derniers disques de Bruce Springsteen, du « *working-class hero de la culture populaire aux États-Unis et ailleurs* » et passe par « *Pete Seeger [...] ce joueur de banjo affable, radical, ce barde des gens ordinaires, épris de liberté [...] qui modifia le refrain d'un vieux negro-spiritual en remplaçant We will par We shall* ». La route après le camp

ramène Lazer à Montréal et Myriam, dont il aimait « *éperdu-ment les cheveux – un véritable paysage à la Van Gogh – et [la] ville [...], New York* », en Israël.

Le Québec n'est pas très loin de Catskill. Et c'est au Québec que Jean-Marc Piotte a commencé à aimer et haïr les États-Unis, quand, enfant, dans la guerre entre indiens et cowboys, il choisissait toujours le rôle de l'« Indien ». Rien d'étonnant que notre « Indien » ait, dans la vingtaine, « *adhéré à la révolte des ghettos noirs [...] et à la lutte des Black Panthers* » et qu'il aime Dos Passos. Mais aimer les Black Panthers et Dos Passos implique haïr le racisme et l'exploitation sauvage qu'ils critiquent. Aujourd'hui pour Jean-Marc Piotte rien n'a changé et l'effeuillage de l'Amérique n'a pas de pétale de fin, « j'aime, je hais » continuent leur route en faisant un pied de nez à ceux qui aiment ou haïssent.

New Orleans n'est pas aux portes de New York mais New York est sur la route qui porte Francine Prévost de Montréal en Louisiane. Une route longue, surtout si on la fait en autobus. Francine Prévost rend le trajet agréable en s'accompagnant de la musique d'un poème qui exploite aussi la musique de la langue anglaise.

*I had spent too quiet a time
It was time to get on the road.
Direction South.
It was a bus laden with winter memories that left
Montreal that night
Off and into the Adirondack's night.*

Le Texas non plus n'est pas proche de New York — même si depuis quelque temps l'auteur est installé à Washington. Et c'est « *un peu par accident* » que Jean Lévesque, Québécois de Rimouski, y est arrivé. Mais il n'est pas arrivé dans le Texas des cow-boys ni dans celui de la ville hypermoderne qui se débarrassa de Kennedy. Il est arrivé à Lubbock, une ville

...située en plein centre du Texas occidental [dans une] région [qui] est la première productrice de coton au monde, [où] l'eau est

rare, très rare même, et le coton peut engloutir des réserves d'eau immenses. [Et] la poussière là-bas est comme la neige ici, à cette différence que la neige fond en eau alors que la poussière reste poussière.

Et dans cette région inhospitalière vivent des gens fort éloignés du relativisme de l'intelligentsia new-yorkaise car pour « ces gens-là : il n'y a qu'une vérité comme il n'y avait qu'une façon de survivre chez les pionniers ». Ce qui ne veut pas dire qu'ils soient des gens fermés, car les « gens du Texas que je connais prennent le temps de vous écouter, même si ce que vous leur dites peut être aux antipodes de leur propre opinion ».

Le Nevada est encore plus éloigné de New York que le Texas. Et le Nevada ce n'est pas que Las Vegas. John Drendel nous parle de son Nevada, dont il nous dit qu'« on y naît, on y vit, on y meurt, mais on n'y reste pas ». Et si « le Nevada mène le peloton aux États-Unis sur une liste étonnante de maux : suicide des jeunes et des vieux, mortalité infantile, grossesses adolescentes, décrochage scolaire, maladies infectieuses, etc. » ce n'est pas à cause de la pauvreté, comme dans l'État qui lui est statistiquement très proche, la Louisiane, mais sans doute à cause « d'un désarroi psychique créé par l'instabilité et l'errance ». Par un manque de mémoire que le retour en masse des « hispaniques » va sans doute combler, puisque « en 2005 un habitant sur cinq à Las Vegas était d'origine hispanique, c'est-à-dire en fait d'origine indienne ».

Le Nevada et la Californie ont une frontière en commun. Mais cette frontière n'a pas besoin de milices fascistes pour bloquer l'arrivée des idées véhiculées par *Bitch* : le blocus est « naturel », c'est-à-dire culturel. Il n'y a aucun point de vente de cette revue au Nevada. Selon Ivan Maffezzini, *Bitch* est un moyen sûr pour en finir avec un grand nombre de stéréotypes sur la rectitude politique des féministes américaines, pour arrêter de considérer les lesbiennes radicales américaines comme des viragos sans ouverture, pour penser la richesse culturelle d'un pays qui porte les traditions de

l'Occident avec quelques brides en moins que ses cousins européens.

Le cinéaste Pierre Hébert, pour sa part, est allé vivre son expérience américaine dans les plaines du Midwest, un certain soir de septembre 2001, en compagnie de son collaborateur, le musicien Bob Ostertag.

...notre performance se voulait un commentaire à chaud de l'actualité du jour et du lieu où nous nous trouvions. Jusque-là, nous avons abordé cela sur un mode assez léger. Mais, tout à coup, il n'y avait plus rien de léger et nous savions, en nous rendant à Minneapolis, que nous n'allions pas pouvoir éviter le 11 septembre [...] Nous n'avions que notre impuissance à communiquer ainsi qu'une certaine éthique des images. Sur le fil du rasoir...

Mais le public a suivi. « *Ce fut un instant de lumière, probablement le plus intense de ma vie d'artiste* ».

« *Il y a mille façons de voyager. Ou peut-être une seule, avec variantes. Celle d'Ulysse par exemple, le premier voyageur occidental* » C'est ainsi que Janick Auberger nous introduit aux voyages en Amérique. Ulysse, l'incontournable curieux, qui, en suivant Homère, après bien des zigzags, revint dans sa petite île convaincu que « *c'est encore chez soi qu'on est le plus heureux* » et qui, selon un autre conteur d'histoires, se perdit quand il osa s'approcher des plages du purgatoire car « *un tourbillon fit voler la poupe et la proue engouffrer, par loi hautaine* ». Par contre nul tourbillon ne dérange les belles certitudes de B.-H. L qui met pied dans la prison infernale « *Angola* » et ne dit mot sur les conditions de mort dans cette prison où

... le directeur organise un rodéo deux fois par an, avec des prisonniers non entraînés [...] qui risquent leur vie à affronter des taureaux et des chevaux sauvages devant une foule de plus de 7 000 personnes pour qui la vie d'un criminel ne vaut pas grand-chose.

Chateaubriand ne fut pas non plus un observateur attentif des États-Unis, il voyagea les yeux fermés « *pour ne pas perdre ses rêves et ses références* ». Et ce ne sont pas ceux qui voyagent très peu qui savent mieux regarder, comme nous le dit Janick Auberger à propos de Heidegger, ce sédentaire qui revint déçu d'un de ses seuls voyages (en Grèce bien sûr) où il « *chercha partout [sa] vérité, sans la trouver* ». Il est heureusement d'autres voyageurs plus attentifs, comme Jean-Paul Dubois, avec qui l'on aimerait passer la frontière.

Normand Baillargeon, après une clarification empruntée à Wittgenstein, nous fait naviguer lui aussi. Surtout sur Internet. Et la navigation lui permet d'écrire que :

les attentes et valeurs [du peuple américain] sont à ce point opposées aux politiques effectivement menées par le Gouvernement américain que, si on devait conserver le concept d'antiaméricanisme tel qu'il est d'ordinaire utilisé, c'est d'abord au peuple américain qu'il faudrait l'appliquer.

Ce qui est intéressant ou exceptionnel ou remarquable comme l'écrit Normand Baillargeon, c'est que « *l'opinion publique américaine [...] défend des positions très éloignées de celles de ses dirigeants, mais les défend malgré une très considérable ignorance des faits concernés* ». Et, en terminant son article, Normand Baillargeon conseille de « *dire précisément ce contre quoi [on] est – par exemple l'impérialisme du gouvernement américain, son manque de respect pour la démocratie et pour le droit international* ». Et Howard Zinn, l'auteur de la belle *Histoire populaire des États-Unis*, ne serait pas en désaccord, lui qui affirme que :

...les intérêts des gouvernements ne sont pas les mêmes que ceux du peuple ; que ce ne sont pas les gouvernements qui mettent fin aux injustices mais les mouvements populaires ; qu'il nous faut regarder sous la surface pour apercevoir l'effervescence du changement.

Georges Leroux va bien au-delà des impressions en montrant, entre autres, comment « *la société américaine explore actuellement des solutions pour sortir* » de l'une des apories des

systemes éducatifs libéraux, aporie qu'il résume ainsi : « [...] si le libéralisme veut maintenir à la fois la liberté et l'égalité, il doit pouvoir garantir l'accès à cette formation et la liberté dans le choix des modèles pour y parvenir ».

Hors dossier, Yves Berger livre un message poétique à la Palestine, Michel Casevitz présente le roman « *La traduction est une histoire d'amour* » de Jacques Poulin et Ivan Maffezzini « *Highwater* » de Olga Duhamel-Noyer.